

LA GRÂCE DE MARCHER ENSEMBLE



Chers Frères et Sœurs,

J'écris ma traditionnelle lettre de l'Avent et de Noël après l'expérience récente de la participation au Synode des Evêques qui s'est réuni à Rome du 3 au 28 octobre autour du Pape François. Vous savez que le thème était : « Les jeunes, la foi et le discernement vocationnel ». Je suis reconnaissant à l'Assemblée des Supérieurs Généraux qui m'a élu, avec neuf autres confrères de divers Ordres et Congrégations, pour participer à cet événement ecclésial si intense dans lequel nous avons senti vibrer la vie de l'Eglise jusqu'aux extrémités du monde. En plus des évêques de tous les peuples et nations, une trentaine de jeunes étaient invités comme auditeurs, provenant non seulement des cinq continents, mais aussi de diverses réalités ecclésiales qui sont particulièrement en contact avec le monde de la jeunesse. Les représentants des différentes Eglises chrétiennes ne manquaient pas non plus, ni un groupe important d'experts qui ont apporté une aide indispensable pour intégrer toutes les contributions, les examiner et ensuite les unir harmonieusement dans le *Document final*.

Je ne veux pas m'attarder sur la description du Synode en termes de fréquentation et d'événements, parce que tout cela a déjà été exposé et divulgué par les médias, même si souvent pendant le Synode nous constatons que certains médias, y compris catholiques, ont donné des débats du Synode des descriptions totalement dépourvues d'équilibre et de fondement. L'idéologie, de quelque tendance qu'elle soit, se préoccupe davantage de se donner raison que d'écouter la vérité des paroles et des faits.

Témoigner d'un événement

C'est aussi pourquoi je me sens poussé à vous parler de l'expérience du Synode, et des textes qui en sont issus, sous la forme d'un témoignage personnel et d'une réflexion soucieuse que notre Ordre accueille les impulsions de l'Esprit Saint offertes à tous pour un chemin renouvelé de l'Eglise entière et de toutes les communautés et personnes qui la composent. De fait, plus j'avais dans cette expérience et plus je m'apercevais que le Synode est un événement dont l'Esprit Saint est l'Auteur, et que nous étions tous appelés plus à servir d'instruments de cet événement qu'à le construire avec nos idées, nos paroles, nos capacités. Et à la fin du Synode, les instruments sont appelés à être témoins d'un événement en acte. Le Pape nous l'a rappelé avec simplicité en prenant la parole à la fin de la dernière session du Synode : « Le résultat du synode n'est pas un document. (...) Nous sommes pleins de documents. Je ne sais pas si ce document aura un effet à l'extérieur, je ne sais pas. Mais je sais pour sûr qu'il doit

l'avoir en nous, qu'il doit travailler en nous. (...) A présent, l'Esprit nous donne le document, afin qu'il œuvre dans nos cœurs. C'est nous qui sommes les destinataires du document, pas les personnes de l'extérieur. Il faut que ce document travaille ; il faut prier avec ce document, l'étudier, demander des lumières... Mais ce document est principalement pour nous. Assurément, il aidera tant d'autres personnes, mais nous en sommes les premiers destinataires : c'est l'Esprit qui a fait tout cela, et maintenant c'est à nous que cela revient » (27.10.2018)

Il sera utile que dans les communautés on fasse un travail de lecture et de méditation du *Document final*, même si ensuite le Saint-Père s'en inspirera probablement pour publier une exhortation post-synodale. Le document final, certainement pas parfait, beaucoup d'entre nous l'avons perçu comme un vrai miracle. Pendant les heures et les heures d'écoute des interventions les plus disparates, mais aussi dans le travail plus détaillé des *circuli minores*, nous nous sommes souvent dit : Mais que va-t-il sortir de bon de ce chantier si désordonné et plein de poussière ? Comment est-il possible que nous arrivions en si peu de temps à produire un texte résumant la richesse si colorée de tout ce que nous disons et écrivons ? Lorsque le projet de document est arrivé, mon étonnement fut grand, parce que l'impossible s'était produit. L'Esprit Saint travaille. Puis nous l'avons encore discuté et corrigé, mais on percevait qu'en tous dominait comme une gratitude envers Dieu, envers tous les participants, et envers ceux qui avaient travaillé jour et nuit pour rédiger le texte, parce que nous nous sentions participants d'une œuvre de Dieu, et la caractéristique essentielle de cette œuvre était une communion entre nous tous plus profonde qu'un simple accord sur des idées ou des décisions. Nous faisons l'expérience du mystère de l'Eglise.

Le don de Saint Paul VI

Ce n'est pas un hasard si, juste au milieu de ce mois de Synode, le Pape François a canonisé Paul VI, le Pape du Concile, le Pape qui peut-être plus que tout autre s'est exprimé avec profondeur et beauté sur le mystère de l'Eglise, souffrant aussi terriblement de la grave crise qui est devenu plus aiguë dans les années après le Concile Vatican II.

J'ai repensé à une expérience personnelle qui a marqué toute ma vie. En 1975, j'ai participé à un pèlerinage diocésain pour l'Année Sainte. J'avais 16 ans et beaucoup de doutes, pas tellement sur la foi, mais sur l'Eglise. Le mercredi, j'étais sur la place Saint-Pierre pour l'audience, au milieu de la foule. Paul VI est passé non loin de moi, sur la jeep. Il souriait à la foule et faisait ses gestes typiques, simples et nobles, de bénédiction et de salutation. J'ai vu son regard comme s'il m'était personnellement adressé. A partir de ce moment j'ai aimé l'Eglise, je l'ai toujours sentie comme ma maison, ma famille. Pierre était passé et son ombre m'avait guéri d'un regard trop humain sur l'Eglise. Pour moi, l'Eglise était devenue mystère : signe et instrument de la présence salvifique du Christ. Ce fut une grande émotion, mais pas seulement une émotion, parce que ce qui est seulement émotionnel ou sentimental ne dure pas toute une vie. Ensuite j'ai connu les défauts de l'Eglise, de ses membres, moi compris, beaucoup plus que ceux qui, à l'âge de 16 ans, me remplissaient de doutes, mais la grâce que m'a transmise saint Paul VI n'a jamais fait défaut.

Et si aujourd'hui les infidélités de tant de membres de l'Eglise nous remplissent de tristesse et de scandale, nous devons comprendre que c'est la raison pour laquelle nous sommes appelés de toute urgence à demander au Saint-Esprit et aux saints de nous rendre encore plus conscients et émerveillés devant le mystère profond et éternel qu'est l'Eglise, car c'est toujours à partir de là que le peuple de Dieu pourra se convertir à la mission sublime d'être l'incarnation du Christ ressuscité pour le salut du monde.

La réponse est dans l'Eglise

Ainsi, lorsque j'ai lu le projet du *Document final*, la première chose qui m'a réjoui était l'affirmation explicite que la réponse fondamentale aux besoins des jeunes du monde entier, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'Église, est que l'Église soit vraiment elle-même, que les diocèses et chaque communauté, ainsi que les Familles religieuses, incarnent avec plus de vérité et de beauté le mystère de l'Église. Avant, on avait l'impression que, face au malaise des jeunes sous toutes ses formes, ou du moins aux défis posés par les jeunes, on se demandait seulement : que devons-nous faire ? C'était comme si nous cherchions des solutions et des moyens de les appliquer. Maintenant, on sentait qu'était passé un souffle nouveau, et que nous avions réalisé que, avant de nous demander ce qu'il faut *faire*, nous devons nous demander ce qu'il faut *être*. Les premiers chrétiens n'ont pas affronté le monde avec une analyse de la situation et un programme d'action. Ils l'ont affronté à partir de la rencontre avec le Christ, mort et ressuscité, et poussés par le don de l'Esprit de la Pentecôte. Dans le document final est donc entrée la conscience que nous avons d'abord besoin « d'une nouvelle Pentecôte » (DF 59) et que, précisément pour cette raison, le centre et la source de la mission de l'Église est la liturgie (DF 134). L'Église, dans son mystère d'épouse du Christ, qui fait d'elle un seul corps avec Lui, aussi en tant que peuple de Dieu, est apparue comme la réponse essentielle aux défis et aux exigences que sont tous les jeunes du monde en son sein ou hors d'elle, comme direction de son amour et de sa mission.

Afin d'éveiller cette conscience, nous avons été particulièrement saisis par le témoignage des jeunes et des pasteurs des Églises persécutées, qui nous transmettaient la confession de foi et le cri d'appel à l'aide de leurs martyrs. Mais aussi le cri des nombreux jeunes qui sont confrontés à de terribles épreuves, tels que la migration, l'éducation insuffisante, le manque de travail, la corruption de ceux qui détiennent le pouvoir, les abus de toutes sortes. Quand un garçon irakien a témoigné des épreuves et du martyre de son Église, nous lui avons tous montré notre sympathie en applaudissant très longuement, mais surtout nous avons été pris d'une émotion profonde, d'une grande douleur. C'était comme si soudain s'était ouverte au cœur du Synode la plaie que la souffrance des jeunes représente dans le corps de l'Église, mais que souvent nous ne ressentons pas comme nôtre, comme si entre les membres souffrants et nous il n'y avait pas de contact vivant. Saint Paul écrit : « Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance » (1Co 12,26). Le Pape François nous appelle continuellement à cette « sensibilité ». Si nous ne percevons pas comme nôtre la blessure de tous les frères et sœurs, et surtout celle des enfants et des jeunes qui souffrent souvent par la faute des adultes, cela signifie que notre « être Église », « corps du Christ » n'est pas vital pour nous, n'est pas la chair de notre chair. Pour cette raison, avec la conscience que l'Église dans son mystère de communion est ce dont tous les jeunes ont besoin, a grandi pendant le Synode la conscience de la *nécessité d'une conversion* afin que nous devenions tous plus transparents à ce que l'Église est et doit irradier dans le monde. Ce n'est pas pour rien que le *Document final* se termine par une exhortation à la sainteté.

Quelle tour construisons-nous, dans quelle bataille luttons-nous ?

Et ici, j'ai beaucoup pensé aussi à notre Ordre et à la vie consacrée en général avec ses crises de différentes sortes, selon les latitudes, mais qui, en profondeur, sont essentiellement des crises du même genre. Le problème n'est pas le manque ou l'abondance de vocations, l'économie, les observances, la cohérence. Le problème est de savoir comment nous concevons notre identité, et donc notre vocation. La concevons-nous vraiment comme le fait d'être membres vivants de l'Église ou comme quelque chose d'autre, quelque chose d'accessoire ?

Vivons-nous notre vocation d'une manière ecclésiale ? La vivons-nous avec responsabilité envers l'Église universelle, sa nature et sa mission ?

Je suis toujours frappé par le passage de l'Évangile selon Luc, où Jésus nous dit que pour le suivre, nous devons faire comme celui qui veut construire une tour et qui calcule d'abord s'il a les moyens de la réaliser, ou comme un roi qui s'engage dans la bataille et calcule d'abord si avec dix mille soldats il peut affronter l'ennemi qui en a vingt mille (cf. Lc 14, 28-32). C'est comme si Jésus nous demandait de calculer ce que nous avons et combien nous sommes pour pouvoir le suivre dans la construction et la bataille de son Royaume. Mais Jésus renverse immédiatement la perspective en disant : « Ainsi donc, celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut pas être mon disciple » (Lc 14,33). Pour participer à l'édification de l'Église et pour « militer sous le vrai roi, le Christ Seigneur » comme nous le propose saint Benoît (RB Prol. 3), nous ne sommes pas invités à calculer les moyens et les forces que nous avons, mais à tout abandonner. Parce que l'Église est l'œuvre de Dieu, c'est le Corps du Christ animé par l'Esprit Saint, et la victoire du Royaume n'est pas notre victoire, mais la victoire du Christ, Roi crucifié, doux et humble de cœur, qui triomphe du monde en l'aimant, en donnant sa vie pour tous.

C'est comme si, face à la situation forte ou faible de nos communautés, nous ne faisons pas le renversement évangélique entre le *calcul* de nos moyens et de nos forces et le *renoncement* à tout pour nous abandonner vraiment à l'œuvre et à la victoire du Christ Seigneur, à l'œuvre et à la victoire dans l'Esprit Saint.

C'est à ce niveau que nous sommes appelés à une profonde conversion dans la conception de nous-mêmes, de notre vocation et de notre mission. Parce que si nous ne sommes pas disciples de Jésus, renonçant à toutes les autres identifications mondaines ou ecclésiastiques avec lesquelles nous nous rassurons nous-mêmes, nous construisons sur le sable et luttons contre les moulins à vent.

Nous ouvrir à la grâce d'une nouvelle Pentecôte

C'est pour cela que, comme je le disais, je me suis particulièrement réjoui lorsque, dans le projet du *Document final* du Synode, j'ai vu qu'était entré, pour ainsi dire, le Saint-Esprit, jusqu'à consacrer le premier chapitre de la deuxième partie à une profonde méditation sur l'action de l'Esprit, en particulier dans le renouvellement de l'Église et de chaque chrétien (cf. DF 59-62). Le document fait remarquer qu'« il ne s'agit donc pas de créer une nouvelle Église pour les jeunes, mais plutôt de redécouvrir avec eux la jeunesse de l'Église, en nous ouvrant à la grâce d'une nouvelle Pentecôte » (DF 60).

C'est précisément l'ouverture à cette grâce, l'engagement et le désir que nous devons nous aider à ranimer entre nous, et c'est pour vivre cela qu'il nous sera utile de travailler les suggestions et réflexions du Synode.

Je me limite à souligner quelques points que nous devrions particulièrement travailler, personnellement et dans nos communautés, pour nous ouvrir avec l'Église tout entière à cette grâce. Nous devons en effet être conscients que la grâce de la Pentecôte est le charisme que Dieu offre toujours à l'Église, parce qu'elle est la source de toutes les grâces ecclésiales, et elle est la grâce dans laquelle le mystère pascal de la mort et de la résurrection du Christ s'accomplit comme don inépuisable. À partir de la Pentecôte, la Pâque du Seigneur continue de se répandre avec le don de l'Esprit à l'Église dans des langues de feu avec lesquelles l'amour de Dieu renouvelle continuellement le don des sacrements, des charismes, des ministères, des vertus et de la sainteté du peuple de Dieu.

Ce qui s'épuise n'est jamais le don de Dieu, mais notre ouverture à la grâce de l'Esprit. Nous avons toujours besoin que la Vierge Marie, comme de l'Annonciation au Cénacle, soit pour nous *Mère et Maîtresse d'ouverture à l'Esprit Saint*. Les saints, tels que saint Jean-Baptiste, saint Joseph ou les apôtres, sont ceux qui ont appris d'elle cette ouverture, qui se sont unis à elle dans cette ouverture à l'Esprit, condition d'existence de toute sainteté et charisme au service de la mission du Christ dans le monde.

Écouter

Le Pape lui-même, dès le premier jour, a invité les membres du Synode à l'écoute. Dans ses remarques liminaires, il a rappelé que « au courage de parler doit correspondre l'humilité d'écouter » (3 octobre 2018). Et pour éduquer cette écoute tout au long du Synode, il a demandé qu'après cinq interventions dans l'aula se fassent trois minutes de silence pour méditer. J'avoue que parfois c'était trois minutes de sieste, parce qu'écouter pendant des heures, dans six langues différentes, est fatigant. Mais même ainsi, ce silence a aidé à retrouver une attention, une ouverture à l'Esprit Saint qui nous parlait à travers les frères et les sœurs du monde entier.

Évidemment, cet appel à l'écoute, au silence, a fait résonner en moi les échos de la Règle de saint Benoît et de notre vocation : « *Obsculta, o filii, ... et inclina aurem cordis tui...* » (Prol. 1). Qu'elle est belle, cette image d'un cœur qui incline son oreille pour écouter le « *pius pater* – le père miséricordieux » !

Mais l'acte d'« incliner l'oreille du cœur » implique également un sacrifice. Le Synode a aussi été une bonne école d'humilité parce que, pour écouter tout le monde, le temps de parole dans l'aula était pour tous, sans distinction ni privilèges, pas même pour les cardinaux, de 4 minutes ! Certes, dans les *circuli minores* il y avait plus d'espace pour le dialogue et le débat, mais là aussi, si on voulait vraiment participer à la vérité de l'échange, on comprenait l'importance de la "*taciturnitas*", comme dirait saint Benoît, c'est-à-dire d'un silence qui discipline la parole individuelle, l'idée personnelle, pour laisser l'autre parler, pour écouter l'autre. Alors on voit peu à peu une vérité prendre forme, couler comme une source, qui ne vient ni de l'un ni de l'autre parmi les personnes présentes, mais de l'Esprit. Cela, nous devons toujours le réactiver dans nos communautés.

L'écoute synodale

C'est dans ce sens, je crois, que nous devons comprendre l'insistance de la dernière partie du *Document final* sur la *synodalité* comme caractéristique de la vie et de la mission de l'Église (DF 119ss). « Synodalité » signifie « marcher ensemble », mais, comme le Pape l'a souligné dans un discours de 2015, c'est un chemin qui progresse seulement s'il y a une écoute réciproque : « Une Église synodale est une Église de l'écoute, avec la conscience qu'écouter "est plus qu'entendre". C'est une écoute réciproque dans laquelle chacun a quelque chose à apprendre. Le peuple fidèle, le Collège épiscopal, l'Évêque de Rome, chacun à l'écoute des autres ; et tous à l'écoute de l'Esprit Saint, l'"Esprit de Vérité" (Jn 14, 17), pour savoir ce "qu'il dit aux Églises" (Ap 2, 7). (FRANÇOIS, *Discours pour la commémoration du 50^e anniversaire de l'institution du Synode des Evêques*, 17 octobre 2015 ; cité par le DF 122).

Ici aussi, je ne pouvais pas ne pas entendre l'écho d'un chapitre de la Règle de saint Benoît que peut-être nous ne mettons pas assez en valeur et que nous n'actualisons pas suffisamment : le chapitre 3 sur la convocation des frères en conseil. L'Église nous dit que le moment est venu de le prendre vraiment au sérieux.

Nous savons que dans ce chapitre saint Benoît demande à l'abbé, quand il faut décider quelque chose d'important, de convoquer toute la communauté, d'exposer le sujet, d'écouter tout le monde, de méditer sur ce qui a été dit, puis de prendre une décision.

La conviction de saint Benoît est qu'une communauté se construit seulement en écoutant l'Esprit Saint, et qu'on écoute l'Esprit seulement en écoutant tout le monde et si tous s'écoutent les uns les autres. Dans le chapitre 3, nous voyons que pour parvenir à entendre l'Esprit Saint, l'abbé ne consulte pas chaque frère séparément, ne va pas chercher les frères un par un pour demander à chacun ce qu'il pense, mais il rassemble la communauté et écoute chacun de ses membres, de sorte que l'opinion de chacun est entendue par tous. Ainsi, l'abbé n'invite pas seulement les frères à parler, mais aussi à s'écouter les uns les autres avec humilité. Le don du conseil naît de la disponibilité de chacun à s'exprimer en écoutant les autres, parce que dans un vrai dialogue chacun est aidé par les frères à comprendre ce qu'il pense vraiment lui-même. Ce n'est pas un processus purement démocratique, parce que l'autorité n'est pas celle de la majorité, mais celle de l'Esprit qui nous révèle le Verbe du Père comme lumière sur les pas que nous devons faire aujourd'hui.

La communauté, comme aimaient à la définir nos pères cisterciens, est un « *auditorium Spiritus sancti* – un auditoire de l'Esprit Saint » (cf. Guerric d'Igny, *Serm. Adv.* 5,2; *Serm. Nat.* 5,2; *Serm. Epif.* 3,6), lieu de silence et de parole, consacré à l'écoute de l'Esprit. Dans l'humilité de se mettre à l'écoute les uns des autres se développe en tous une sensibilité au don du conseil qui, plus qu'un jugement froid sur ce qu'il faut faire pour ne pas se tromper, est une sagesse, un goût du vrai et du beau, un goût pour la splendeur de la vérité dans la charité, qui nous fait consentir au don de l'Esprit qui veut incarner la présence du Christ en ce moment de la vie de la communauté et de l'Église, dans cette circonstance, dans cette épreuve. Quand on discerne d'une manière véritablement ecclésiale et synodale, il n'y a jamais de vainqueurs ou de perdants, mais tous contribuent à la réalisation et à la concrétisation de la vérité dans l'Esprit, qui est toujours bonne même quand elle nous contredit.

Trop souvent dans les communautés, et même dans l'Église, les tensions et les conflits traînent parce que nous vivons de façon superficielle la synodalité, le discernement commun pour marcher ensemble. Chacun cherche seulement la victoire de ses propres idées, opinions et choix, et non la manifestation en nous et dans le monde de la victoire de Jésus Christ, chemin, vérité et vie (cf. Jn 14,6). C'est pourquoi nous remarquons que certaines communautés ne sont pas « synodales », c'est-à-dire ne « marchent pas ensemble », n'avancent pas, font du surplace ou prétendent que leur salut vienne de l'extérieur, au lieu de le laisser émerger de l'intérieur comme saint Benoît le demande dans le chapitre 3 de la Règle. Le don de l'Esprit ne vient pas tant comme une pluie, encore moins comme une irrigation obtenue en se connectant à une tuyauterie extérieure, que comme une source que Dieu veut faire jaillir dans le cœur de chaque personne ou communauté qui, par la foi, boit à la Source qui est Jésus présent parmi nous : « "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi ! Comme dit l'Écriture : de son cœur couleront des fleuves d'eau vive." Il disait cela en parlant de l'Esprit que recevraient ceux qui croiraient en lui » (Jn 7,37-39).

Il est nécessaire de raviver notre foi au Christ dans l'Église « une, sainte, catholique et apostolique », telle qu'elle nous implique à travers notre Ordre et chacune de nos communautés. Il est nécessaire d'activer l'*auditorium Spiritus sancti* qu'est chaque communauté, qu'est l'Ordre dans son ensemble, et ce pour être des membres vivants du Corps du Christ qui est l'Église, et donc pour participer à la mission de salut universel pour laquelle Jésus est venu et reste présent jusqu'à la fin du monde.

Accompagner

« Marcher ensemble » implique un accompagnement. S'il y a une nécessité qui unit tous les jeunes, c'est la nécessité d'être accompagnés sur le chemin de la vie. Le *Document final* du Synode consacre à ce thème tout le troisième chapitre de la deuxième partie (DF 91-103), et revient sur le sujet à plusieurs reprises. Même dans notre Ordre, nous nous le sommes rappelés très souvent. Là où l'accompagnement manque, c'est signe que les adultes sont absents, les personnes mûres qui ont fait l'expérience de la vocation, d'une vie à la suite de Jésus, de la communion fraternelle, de la prière comme relation d'amour avec Dieu. Là où l'accompagnement manque, c'est signe que ceux qui devraient être pères ou mères n'ont pas été des fils et des filles, ils n'ont pas été eux-mêmes accompagnés. L'accompagnement est au fond une forme de témoignage. Il n'est pas nécessaire d'être plus intelligents, plus instruits ou plus saints que les autres, mais d'avoir fait l'expérience de l'Église comme Mère et Maîtresse dans laquelle il nous est donné de marcher ensemble pour vivre notre humanité en plénitude. Si nous n'accompagnons pas, nous n'engendrons pas. Le Christ s'est fait homme pour nous accompagner, avec une extrême patience, dans le cheminement de la vie vers la plénitude qu'Il veut nous transmettre. De quelle patience Jésus fait-il preuve en accompagnant les apôtres, en accompagnant les disciples d'Emmaüs, et maintenant en accompagnant l'Église, nous, jusqu'à la fin du monde !

Je dirais que c'est précisément dans la disponibilité à accompagner que nous choisissons de préférer le temps à l'espace, comme le Pape François nous le rappelle dans l'Exhortation Apostolique *Evangelii gaudium* : « Donner la priorité au temps c'est s'occuper d'*initier des processus plutôt que de posséder des espaces* » (EG 223).

Préférer donner du temps plutôt que conserver des espaces de pouvoir signifie donner la priorité aux personnes, respecter leur liberté et leur vocation, en vivant le présent de nos vies et de nos communautés plutôt que de nous projeter vers l'avenir que nous désirons, concevons et pensons contrôler nous-mêmes. Cela signifie aussi embrasser avec le Christ la logique de l'incarnation, en nous laissant sauver par la présence de l'Emmanuel qui vit, meurt et ressuscite pour nous et avec nous, plutôt que de nous donner une loi à appliquer par nos propres forces et capacités. L'accompagnement n'est pas tellement une technique pastorale, ni seulement une pratique nécessaire à la formation. L'accompagnement que nous nous donnons les uns aux autres en communauté, comme celui que nous offrons aux plus jeunes, naît et se nourrit dans la conscience que Jésus est présent et marche avec nous. Il est présent en ceux qui accompagnent, mais il est également présent en ceux qui ont besoin d'être accompagnés, parce que la nécessité d'être accompagné est la pauvreté structurelle de tout être humain, et Jésus est toujours présent dans nos pauvretés en nous demandant l'amour.

Nous arrêter pour marcher ensemble

L'accompagnement commence par un *arrêt* devant le Christ qui vient à nous. Les disciples d'Emmaüs sont rejoints par Jésus qui se met à marcher avec eux. Au commencement, ils ne Lui prêtent pas attention. Ils sont trop pris par leurs problèmes et leurs discours, leurs projets et leurs déceptions. Comme nous le sommes souvent nous aussi devant nos communautés, les personnes individuelles, et parfois devant l'Église tout entière. Mais vient le moment où la présence de Jésus arrive à nous interpeller, à nous questionner : « De quoi discutez-vous en marchant ? » (Lc 24,17a) Les deux disciples s'arrêtent alors et à partir de ce moment peut commencer l'accompagnement de Jésus qui les conduit patiemment à la vérité, à la joie et au don de leur vie dans le témoignage du Ressuscité.

« Alors, ils s'arrêtèrent, tout tristes » (Lc 24,17b). Ils s'arrêtent, ils regardent Jésus, même s'ils ne le reconnaissent pas, et se tiennent devant Lui comme ils sont, sans masques, exposant devant Lui leur tristesse, leur confusion, ne sachant plus quoi penser, où aller, ce qu'il faut faire, qui croire, ce qu'il faut espérer.

Je me rends compte que c'est là le moment de grâce que nous sommes appelés à vivre, dans les communautés, dans l'Ordre, comme dans toute l'Église : savoir s'arrêter comme nous sommes, avec une lueur d'intuition que Jésus est déjà ici avec nous, qu'il voit la situation dans laquelle nous nous trouvons ; et de là, Le laisser nous accompagner à la révélation pleine et lumineuse de son Visage dans le pain partagé de l'Eucharistie. Si nous ne nous arrêtons pas ainsi, nous ne marcherons pas avec Jésus, nous n'entendrons pas sa parole, nous ne ferons pas l'expérience de l'ardeur du cœur, et même notre marche ensemble ne sera rien d'autre qu'une lamentation stérile et continuelle qui ne mène à rien d'autre qu'à faire décliner la lumière et à refroidir l'amour.

Mais il ne doit pas en être ainsi, parce que le Christ est présent, il est né, il vit, meurt et ressuscite pour marcher avec nous et nous donner de marcher unis entre nous, avec Lui au centre. Lorsque nous permettons à Jésus de faire brûler nos cœurs de sa présence, en écoutant sa parole et en recevant le don de son Esprit, immédiatement nos cœurs sont aussi en communion les uns avec les autres et avec le cœur de tous les hommes et les femmes du monde.

La racine du martyre

Cette année, la Famille cistercienne a reçu le don de la béatification de huit martyrs : le P. Janos Anastase Brenner, moine de Zirc, et les sept moines trappistes de Tibhirine. Il est frappant de constater que le martyre de tous ces confrères a été le fruit de la décision de « s'arrêter » pour être avec Jésus là où il leur demandait de rester, même s'il était clair qu'ils risquaient leur vie. Le martyre est le fruit de la liberté d'être attaché à Jésus plus qu'à la sécurité de nos vies. Pour cette raison, le martyre annonce que Jésus est le trésor le plus précieux et permet au Ressuscité de manifester son Visage au monde. La stabilité quotidienne et humble que saint Benoît nous demande pour ne rien préférer au Christ Seigneur ne devrait-elle pas nous éduquer à cela ? Jésus a préparé dans le silence de Nazareth le grand témoignage pascal qu'il a donné à Jérusalem. Nos bienheureux frères martyrs nous invitent à ceci et certainement nous aident par leur intercession.

Que le recueillement de l'Avent et la joie de Noël nous aident à nous arrêter, tels que nous sommes, pour déposer devant Jésus notre pauvreté et notre fragilité, comme les bergers de Bethléem, pour repartir en courant ensemble sur le chemin de la vie sur lequel le Seigneur, dans sa miséricorde, ne cesse pas de nous accompagner !

Merci pour tout et meilleurs vœux !



Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist